

LE MARIAGE DE FIGARO, UNE COMEDIE AMBIGUE

I - UNE COMEDIE GAIE

"La Folle Journée" est une comédie dominée par "l'ancienne et franche gaieté" : celle des caractères de Suzanne et de Figaro, celle des situations et celle du verbe. Beaumarchais use de tous les ressorts du comique, en fidèle héritier de la farce, de la commedia dell'arte et de la comédie moliéresque.

- Le comique de gestes : nous proposons une série de références à titre d'exemple.
 - L'échange des révérences entre Suzanne et Marceline (I,4), traduit sur le mode plaisant l'antagonisme entre les deux femmes.

- Figaro qui se prosterne "à genoux, ventre à terre" (V,18).
 - Le Comte "une pince à la main", se transforme en serrurier du château.
 - "Il pleut des soufflets" : c'est Suzanne qui donne le premier à Figaro (III, 8) et qui s'amuse (V,8) à en distribuer en cascade, pour se venger du peu de confiance de son mari : "Et voilà pour tes soupçons ; voilà pour tes vengeance et pour tes trahisons...."

- C'est Figaro qui reçoit le soufflet que le Comte destinait à Chérubin (V,6)
 - Le Comte reçoit le baiser qui était destiné à la Comtesse (déguisée en Suzanne) par Chérubin.

- Le comique de mots : il est de loin celui qui domine la pièce.
 - On joue avec les mots : Antonio considère que sa réputation de jardinier "est effleurée"(III,21) parce que ses fleurs ont été piétinées. Figaro, apprenant que "le badinage est consommé", voudrait qu'il en fût de même de son mariage
 - Balbutier devient "balbuciférer"(III,15) pour le jardinier qui ne comprend pas ce qui se passe.
 - Pour Figaro, Bazile n'est pas un musicien à faire "briller" un chanteur, mais à le faire "brailler". La contrepétrie en dit long sur le peu d'estime de Figaro pour le maître de musique !

- Tous deux se livrent à un échange d'injures, sur le rythme endiablé de la stichomythie :(IV,10)

Figaro, vite - Un musicien de guinguette !

Bazile, vite - Un postillon de gazette !

Figaro, vite - Cuistre d'oratorio !

Bazile, vite - Jockey diplomatique !

- Bartholo et Figaro, lors du procès (III,15), se lancent dans une joute oratoire pédante quant à l'emploi de "la conjonction copulative ET qui lie les membres corrélatifs de la phrase" ou de "la conjonction alternative OU".

- Bazile et Figaro pastichent les proverbes: sur le mode du calembour (bien nanti pour bien né) : Figaro - Gaudeant bene nati / Bazile - non, gaudeant bene nati ; sur le mode de la "rénovation" : (I, 11) Figaro - "Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin ".../ Bazile - "Elle s'emplit" et (II, 13) : Bazile - "Je n'irai pas lutter contre le pot de fer moi qui ne suis"... / Figaro - "Qu'une cruche"

- Tout un jeu d'apartés se met en place scène 7, acte V, tandis que le Comte et la Comtesse (déguisée en Suzanne) discutent de la nécessité pour une femme de tout faire pour garder sa mari :

Le Comte - ..." on l'oublie trop"

La Comtesse - "Ce ne sera pas moi"

Le Comte - "Ni moi"

Figaro, à part - "Ni moi"

Suzanne, à part - "Ni moi"

Le Comte - ... "Il y a de l'écho ici..."

- Quelques bons mots à retenir :

Suzanne : " Prouver que j'ai raison, c'est accorder que je puis avoir tort." ; " Je lui dis tout hors ce ce qu'il faut taire" (III,9) ; "La jalousie de Madame est aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers" (I,5 en parlant de Marceline)

Figaro : "Ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie" (II,20) ; "Un plus adroit serait resté en l'air" (à propos de sa chute) ; "... à pédant, pédant et demi" ; toute la tirade sur la définition de la politique (III,5) joue sur les antithèses" Feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore [...] tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance de l'objet" ; "Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fais banquier de pharaons" (V,3)

Antonio "[...] je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître" (II,21)

- Le comique de situation

- La scène 8 de l'acte I, offre un exemple très intéressant de comique de situation : la scène se passe dans la chambre de Suzanne, elle s'entretient avec Chérubin. Surpris par l'arrivée du Comte, Chérubin se cache derrière le fauteuil sur le quel Suzanne jette une robe. L'arrivée impromptue de Bazile contraint le Comte à trouver une cachette : une longue didascalie nous précise le jeu scénique : "Suzanne lui barre le chemin ; il la pousse doucement, elle recule, et se met ainsi entre lui et le petit page ; mais pendant que le Comte s'abaisse et prend sa place, Chérubin tourne et se jette sur le fauteuil à genoux, et s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportait, en couvre le page, et se met devant le fauteuil?" Ainsi le Comte ignore-t-il la présence du petit page qui a entendu tout ce qu'il a dit à Suzanne, et tous deux vont être témoins de la conversation entre Bazile et Suzanne.

- L'acte V a recours aussi aux cachettes, mais la scène est rendue plus complexe par le jeu des quiproquos générés par les déguisements : le Comte croit entraîner Suzanne et Figaro croit parler à la Comtesse. Ce spectacle est amusant pour le spectateur qui est dans la confiance et instaure une réelle complicité avec les deux femmes qui entendent des propos qu'elles n'auraient jamais dû entendre.

- D'autres scènes de quiproquo sont moins comiques : c'est le cas lorsque Suzanne se méprend quant au baiser que Figaro donne à Marceline ou quand Figaro pense que le billet remis au Comte est de Suzanne.

- Comique de situation aussi, lorsque Figaro dit à Brid'oison, à demi-mots qu'il a eu sa femme pour maîtresse (dans l'intertexte qui sépare "Le Barbier de Séville " du "Mariage de Figaro") et que l'enfant qu'il chérit est le fruit de l'adultère". Mais le juge ne comprend rien.

- Le comique de caractères naît du contraste entre le personnage et sa situation.

- C'est le cas de Brid'oison, juge ridicule qui illustre la discordance entre le sérieux de son métier et son incompétence.

- C'est Bazile qui se croit un grand musicien alors qu'il n'est qu'un "musicien de guinguette".

- C'est le Comte, grand Seigneur et maître du château, qui crie, tape du pied et est prêt, une pince à la main, à défoncer la porte du "cabinet".

- C'est Antonio qui dit au Comte qu' "on jette toutes sortes de choses par ces fenêtres ; et tout à l'heure on vient d'en jeter un homme."(II,21)

- C'est Figaro qui juste après avoir affirmé à sa mère "Si Suzanne doit [le] tromper un jour, [il] le lui pardonne par avance" (IV,12)" se laisse gagner par une colère jalouse.

- La mise en abyme

- Nous assistons par endroit à de véritables scènes de comédie dans la comédie. Ainsi, scène 19 de l'acte II, la Comtesse feint d'avoir joué une farce à son mari qui, voyant Suzanne sortir du "cabinet" déclare : "... vous jouez fort bien la comédie". Dès lors elle va jouer la comédie de la femme choquée et déçue de la méfiance jalouse de son mari, en prenant soin "d'assur(er) son ton par degré"

- Scène 11, acte I, rappelle que pour la cérémonie de son mariage, "Il faut bravement nous accorder ; ne faisons point comme ces mauvais acteurs qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est la plus éveillée ... Sachons bien nos rôles aujourd'hui."

- Les dernières scènes de l'acte V, par le truchement des déguisements est une farce pour le Comte et pour Figaro ; puis Suzanne, ayant manqué à son rôle en oubliant de masquer sa voix va être identifiée par Figaro et tous deux, vont regarder le spectacle du comte se faisant abuser par sa femme.

- La gaieté : une philosophie

Il est indubitable que le spectateur rit beaucoup. La gaieté est une disposition naturelle chez Suzanne et chez Figaro et le ton du badinage domine le plus souvent leurs conversations. Mais la gaieté est plus qu'une tradition littéraire, elle devient un véritable art de vivre voire une philosophie pour Figaro. Déjà dans "Le Barbier de Séville", il répondait au Comte qui l'interrogeait sur l'origine de sa gaieté : " L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer."

- De fait, la joie de vivre génère chez le personnage un optimisme qui l'aide à triompher de la nécessité comme il le confie dans son monologue : "[...] laborieux par nécessité mais paresseux... avec délices."(V,3). Opportuniste, il s'adapte aux différentes situations "Valet ici, maître là, selon qu'il plaît à la fortune". Personnage pragmatique, il est conscient qu'il faut posséder "un savoir faire plus qu'un grand savoir" et il devient le maître incontesté de la ruse.

- Bouffon qui fait rire par ses bons mots et par ses pitreries, il amuse le spectateur qui partage le sentiment de Suzanne : "J'aime ta gaieté parce qu'elle est folle"(IV,1), mais il devient grave quand il s'interroge sur sa gaieté : " Je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi"(V,3).

- Ainsi la gaieté devient-elle un thème de réflexion de la pièce et, rire de tout n'est pas possible, même lorsqu'on s'appelle Figaro. Force est de constater que bien souvent, au cours de la pièce, la gaieté, le rire, sont des moyens pour détourner une situation et éviter qu'elle ne devienne tragique. Beaumarchais explique dans sa préface qu'il suffisait de mettre "un poignard à la main de l'époux outragé" pour que la comédie soit "une tragédie bien sanguinaire".

II - UNE COMEDIE AUX FRONTIERES DU DRAME

La pièce de Beaumarchais obéit au schéma classique de la comédie : un mariage annoncé est contrarié et il faudra vaincre les obstacles pour qu'à la fin, le mariage puisse avoir lieu. Néanmoins, il aurait fallu peu de choses pour que cette comédie ne tourne au drame.

- D'abord, l'obstacle majeur est une atteinte à la morale , à la bienséance, à l'ordre social, à l'honneur et à la dignité, c'est-à-dire autant de motifs qui portent atteinte à l'intégrité de la personne et que l'on retrouve dans des pièces tragiques (Rodrigue ne peut épouser Chimène au nom de l'honneur : on n'épouse pas l'assassin de son père et on n'est pas digne de se marier si on n'a pas vengé l'honneur bafoué de son propre père.)
- De plus, à plusieurs reprises au cours de la pièce, des péripéties viennent contrarier les actions des personnages et la tension devient telle que toute issue heureuse semble impossible. Ainsi, si l'acte II s'ouvre sur une séance de déguisement au cours de laquelle, la Comtesse, Suzanne et Chérubin s'amusent beaucoup, l'arrivée inattendue du Comte provoque une inquiétude, une angoisse telle que la comtesse est contrainte d'avouer que Chérubin est caché dans son cabinet. Jalousie, colère, cris incontrôlés chez le Comte, trouble grandissant, désespoir, supplications pour la comtesse, le temps n'est plus de rire même des attitudes démesurées du Comte, tant la comtesse nous émeut : donner raison aux inquiétudes de son mari et compromettre son honneur pour un jeu invitent à la pitié. Certes la scène, grâce à l'ingénue Suzanne, se termine bien, mais nous avons frôlé le drame.
- Le désir de Marceline a failli engendrer un inceste.
- Le long monologue de Figaro, par son contenu, sa tonalité pathétique sied mal à une comédie légère. Beaucoup s'accordent à dire que ce monologue est proche de la parabase de la tragédie antique et si Figaro nous a beaucoup amusé jusqu'à la fin de l'acte IV, force est de constater que le lecteur/spectateur est enclin à plaindre ce valet qui ne sait lus qui il est et où il va.
- Enfin, si la comédie, par tradition littéraire étudie les caractères des personnages , la comédie de Beaumarchais étudie davantage les conditions sociales et morales de ses personnages et en cela, il se rapproche du "genre dramatique sérieux". Il considère que "la comédie légère" privilégie le rire en offrant " à la risée publique un pédant, un fat...un imbécile... en un mot tous les ridicules de la société". Mais ce qui importe à l'auteur de théâtre, c'est de présenter "des sujets touchants" qui invitent à la réflexion et qui aient pour objet une morale. Au "rire bruyant ennemi de la réflexion", Beaumarchais préfère "l'attendrissement" et on ne peut nier que certaines scènes nous attendrissent bien plus qu'elles ne déclenchent des rires fracassants.

III - UN THEATRE DE SOCIETE

La satire de la justice :

- L'acte III consacre plus de quatre scènes au procès qui oppose Figaro à Marceline (scènes 12,13,14,15, et une partie de la scène 16), ce qui peut paraître disproportionné par rapport à son enjeu. Certes, ce procès nous est annoncé dès le début de l'acte I et nous savons combien il importe à Marceline de le gagner pour pouvoir épouser Figaro. Par ailleurs, il devient un moyen pour le comte de ruiner les espoirs de mariage entre Figaro et Suzanne. Mais le déroulement même du procès et sa mise en scène cachent mal les véritables intentions de Beaumarchais, à savoir régler ses propres comptes avec une justice injuste.
- Marceline (12) déplore le principe de recrutement des juges : être juge ne dépend en rien de la compétence mais de la possibilité matérielle d'acheter une charge : "C'est un grand abus que de les vendre" ce qui d'ailleurs consterne le juge Brid'oison qui pense qu'"on ferait mieux de [...]les donner pour rien"(!!!)
- Le choix du juge est révélateur de l'intention satirique : Ridicule par son nom : Brid'oison signifie " oison bridé", c'est à dire une jeune volaille à qui on a passé une baguette dans le bec pour l'empêcher de franchir le poulailler. Son

prénom : GUSMAN est homophonique de GOEZMAN, juge alsacien contre lequel Beaumarchais a soutenu un procès pour corruption. Son défaut d'élocution, le bégaiement, sied mal à qui doit faire preuve d'éloquence. Ridiculement sot, il transforme l'absence de patronyme en patronyme et Figaro "fils de personne" devient : " anonyme Figaro". Il affiche son incompetence en rétorquant au Comte, qui venait de lui faire remarquer que "En robe ici, seigneur Brid'oison..."(III,14) était un habit inutile pour une affaire domestique, "Tel rit d'un juge en habit court qui-i tremble au seul aspect d'un procureur en robe"(III,14). (Monsieur de La Fontaine auriez-vous écrit en vain " que l'habit ne fait pas le moine" !!! Mais on peut pas exiger des juges qu'ils soient cultivés !!!)

- Le personnage de Double-Main ,qui comme l'illustre son nom cumule deux charges, celle de greffier et celle de secrétaire du juge, dénonce ce que l'on appellerait aujourd'hui "le cumul des mandats" et la vénalité de la justice.
- Beaumarchais nous offre une véritable parodie de procès qui atteint son paroxysme lorsque Bartholo, avocat de Marceline et Figaro, avocat de lui-même, s'opposent dans une joute verbale dont l'enjeu est l'emploi de "la conjonction copulative "et" ou l'emploi de "la conjonction alternative "ou".
- Enfin, Le jugement rendu par le Comte est tel que la justice est tournée en dérision et devient un moyen officiel de servir des intérêts personnels sans lien aucun avec l'objet du procès. En effet, en condamnant Figaro "à payer deux mille piastre fortes à la demanderesse ; ou bien à l'épouser dans le jour", Le comte condamne Figaro à épouser Marceline : il sait que son valet est dans l'impossibilité de s'acquitter d'une telle somme. D'autre part, en demandant l'exécution immédiate de la sentence, il s'autorise toute liberté avec Suzanne, devenue libre de tout lien malgré elle.

La critique des privilèges

- Le véritable sujet de la pièce est, "la disconvenance sociale"(petite histoire d'une trilogie), c'est-à-dire, l'abus de pouvoir que le Comte exerce sur ses "vassaux". La relation hiérarchique féodale qui justifie une relation dominant/dominé est remise en cause et dénoncée , non seulement par ceux qui la subissent mais aussi par la Comtesse : il s'agit dès lors de démontrer que cette relation n'a plus lieu d'être à une époque en pleine mutation sociale (rappelons que l'action de la pièce se situe en 1768). Figaro est le personnage qui, de loin ose dire haut et fort ce que les autres déplorent : il est l'interprète des valets opprimés.
- Dans son monologue (V,3) il dénonce le privilège de la naissance qui préside aux autres privilèges :
"Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie ! ... noblesse, fortune, un rang, des places ; tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de biens ! vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus."
- L'absence de relation de cause à effet entre l'appartenance à une classe sociale et l'intelligence, l'orgueil de classe, le pouvoir de l'argent, mettent en évidence, non seulement la "bêtise" de certains nobles mais aussi l'injustice de leur situation d'autant qu'elle n'est due qu'au hasard de la naissance .(c'est ce que rappelle le VIIème couplet du vaudeville qui clôt la pièce : " Par le sort de la naissance,/L'un est roi, l'autre est berger...") Etre noble c'est avoir tous les pouvoirs sans pour autant les mériter et être incapable d'en user avec discernement. Figaro condamne cette société qui repose sur des acquis sans fondements et il oppose sa valeur à la médiocrité du Comte : "Du reste homme assez ordinaire ! tandis que moi, morbleu !" L'évocation des divers métiers qu'il a exercés et les difficultés qu'il a rencontrées pour mener à bien ses entreprises sont autant d'exemples qui attestent l'énergie qu'il a due déployer et l'intelligence et de la ruse dont il a dû faire preuve pour ne pas se laisser anéantir : "Perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes."
- Figaro remet en cause l'ordre social sur un ton amusé qui relève de l'humour grinçant. Ainsi, lorsque le Comte déplore que "les domestiques sont plus longs à s'habiller que les maîtres", Figaro s'empresse de lui répondre que "c'est parce qu'ils n'ont pas de valets pour les y aider."
- Pour réussir dans une carrière, il ne faut pas avoir de l'esprit mais être "médiocre et rampant." (V,3) ce qui confirme la caricature qu'il fait du courtisan : "Recevoir, prendre, et demander, voilà le secret en trois mots" (II,2)
- La définition qu'il propose de la politique insiste sur son hypocrisie, sa bêtise, son inutilité, ses incompetences : "Feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore ; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce que l'on comprend[...] s'enfermer pour tailler des plumes et paraître profond, quand on est, comme on dit, vide et creux [...] répandre des espions et pensionner des traîtres..."(III,5)
- Si les valets manquent à la morale et ont recours à la ruse c'est parce qu'ils n'ont pas le choix et que pour survivre, ils sont obligés de se battre . Au Comte qui lui reproche de ne "jamais aller droit", Figaro répond "Comment voulez-vous ? La foule est là : chacun veut courir, on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse, arrive qui peut ; le reste est écrasé..."(III,5)
- Enfin, Figaro considère que la supériorité sociale ne permet pas le non respect d'autrui . "[...]n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet."(III,5), telle est la leçon de sagesse qu'il donne à son maître qui tente de lui démontrer que seul l'appât du gain dicte sa conduite.

Libertinage et ordre social

- Au dix-septième siècle, les libertins étaient, selon la définition de Luce Rudent, de "jeunes nobles débauchés, érudits et critiques à l'égard des traditions et de l'autorité". Affranchis de toute considération d'ordre moral, ils poursuivent le plaisir sans tenir compte des obligations et des convenances. Opportunisme, plaisirs épicuriens, absence de morale , frivolité, tels sont les termes qui caractérisent les libertins . Le Comte correspond en tous points à cette définition : négligeant la fidélité conjugale, il convoite, pour se divertir, une femme qui ne lui appartient pas mais qu'il peut obtenir en faisant fi des convenances sociales et morales et en ne suivant que les lois de la nature, c'est-à-dire son plaisir. Ce libertinage menace l'ordre du château d'Agas-Frescas : les lois sont transgressées(celle du mariage, du droit du seigneur) et deux couples sont déchirés. L'ordre social est renversé : le valet qui doit obéissance à son maître va tout mettre en œuvre pour déjouer ses plans. En affrontant son maître, Figaro rompt le pacte social qui déterminait leurs relations. La Comtesse va déroger à sa position sociale en scellant une alliance avec sa camériste ; elle va se moquer publiquement de son mari en empruntant le costume de Suzanne à la fin de l'acte V. Le Comte sera obligé de constater qu'il y a " de la liberté chez [ses]vassaux (III,4) et de fait, tous vont bafouer ses ordres en cachant et en protégeant Chérubin, injustement renvoyé du château par la jalousie du Comte.
- Aussi peut-on lire dans cette comédie un véritable désordre où chacun n'est plus à la place qui lui est normalement attribuée. Il faudra attendre la fin de la pièce pour que l'ordre soit rétabli. Chacun retrouve sa vraie place et "tout finit-il par des chansons"(V,19)
- Outre que le retour à l'ordre établi condamne le libertinage, Beaumarchais, en mettant le Comte, à plusieurs reprises, en situation d'échec, illustre la vanité et l'impudence de ses intentions. Ainsi, à la scène 16, de l'acte III, la reconnaissance mère/fils est "un sot événement qui [le]dérange" ; scène 17 de l'acte III, il lui "semble que tout

conspire"; scène 4 de l'acte III, il se rend compte que "le fil [lui]échappe" et scène5 de l'acte V, il pense qu' "il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi."

- Enfin, condamné à demander publiquement pardon à sa femme (II, 19 et V,19), le Comte est obligé de reconnaître qu'être maître et mari ne donne pas tous les droits.

La femme dans la société du XVIIIème siècle

- La pièce de Beaumarchais, insiste sur les caractéristiques de la situation de la femme: : l' absence de droits juridiques pour la femme mariée qui la place sous la totale dépendance matérielle de son mari et et la primauté du désir de l'homme auquel la jeune fille doit se soumettre. Marceline part en guerre contre ces états de fait et devient la porte-parole des femmes.
- Dès la scène 4 de l'acte I, elle dresse un portrait de la femme qui en dit long sur sa précarité : "Sois belle si tu peux, sage si tu veux ; mais sois considérée, il le faut" Le problème du respect de la femme domine la pièce : Suzanne veut que son désir soit respecté, Marceline attend depuis de longues années que Bartholo répare l'injustice qui lui a été faite (maîtresse mais pas épouse), la Comtesse se bat pour retrouver son honneur et ne plus être une femme trompée.
- Elle se lance dans un long réquisitoire contre les hommes(III,16), les accusant d'user des femmes pour leur seul plaisir en abusant de leur pauvreté : "... les séducteurs nous assiègent pendant que la pauvreté nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés ?"
- Elle dénonce ensuite le mépris dont elles sont payées pour avoir assouvi leurs désirs : "Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes"
- Elle demande justice et qu'ils soient reconnus coupables : "C'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse."
- Elle s'insurge contre le pouvoir des hommes sur leur femme et contre l'inégalité dont elles sont victimes : "...les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire ; leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle ; traitées en mineur pour leurs biens, punies en majeur pour leurs fautes..."
- Si Marceline exprime une critique personnelle, très vite le "Je" se transforme en "nous" et son discours devient celui de toutes les femmes, qu'importe leur milieu social, puisque " Dans les rangs même plus élevés" les femmes souffrent des mêmes contraintes.
- Enfin, en accusant les hommes, c'est le procès de la société que nous offre Marceline . Si les femmes sont obligées de se prostituer, c'est parce que le travail qui leur était réservé (la broderie) est donné aux hommes : "Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes : on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe."
- Il faut donc que les femmes se soutiennent entre elles contre les hommes : la Comtesse, Suzanne, puis Marceline uniront leurs volontés et leurs ruses pour lutter contre l'emprise des hommes (même de Figaro puisqu'il sera exclu de la dernière ruse et Suzanne agira contre sa volonté.) : "... nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé, contre ce fier, ce terrible.. (en riant) et pourtant un peu nigaud de sexe masculin."(IV,16)

CONCLUSION

Même si tout ce que Figaro avait prévu "n'est pourtant pas arrivé" (IV,1), même si Figaro est obligé de constater que "le hasard a fait mieux que nous tous... : ainsi va le monde ; on travaille, on projette, on arrange d'un côté ; la fortune accomplit de l'autre..." (IV,1), il n'en demeure pas moins vrai que le hasard a été provoqué et qu'il n'a servi que les valets et la sagesse et non les projets du Comte. "Le Mariage de Figaro", c'est le triomphe des humbles sur les puissants, c'est la victoire du bon sens et de la morale, c'est la faillite de la suprématie du pouvoir de l'argent, de la noblesse . La défaite du Comte Almaviva consacre la supériorité du héros populaire et lui décerne ses lettres de noblesse : noblesse du cœur contre noblesse sociale, pureté des intentions contre libertinage honteux, respect des lois contre abus de pouvoir, sont autant de coups assenés à la disconvenance sociale. Beaumarchais s'était donné pour but de corriger en amusant : "chaque rôle important a quelque but moral", précise-t-il dans sa préface et si Figaro fait référence à Alceste en fredonnant "J'aime mieux ma mie, ô gué !" , c'est peut-être pour que le lecteur /spectateur, par le jeu de l'intertextualité, ne se méprenne pas sur la légèreté apparente de cette comédie.